

LA
SEMAINE RELIGIEUSE
 DE MONTREAL

SOMMAIRE

I Offices de l'Eglise. Titulaires d'églises paroissiales. — II Société d'une messe. — III Allocution de Mgr l'archevêque, pour ceux qui tombent au champ d'honneur, prononcée dans l'église Notre-Dame, à Montréal. — IV Le prêtre et le soldat. — V Une faillite. — VI Un démenti catégorique. — VII Le lancement d'un pont de bateaux.

OFFICES DE L'EGLISE

Le dimanche 12 novembre (1)

Messe du 22e dim. après la Pentecôte, **semi-double**; mém. de saint Martin, 3e or. **A cunctis**; préf. de la Trinité. — Aux vêpres du dim. mém. 1o de saint Didace, 2o de saint Martin, 3o Suffr.

TITULAIRES D'EGLISES PAROISSIALES

Le dimanche 19 novembre

Diocèse de Montréal. — Du 14 novembre, saint Josaphat (Petit-Bois).

Diocèse d'Ottawa. — Du 17 novembre, saint Hugues (Sarsfield).

Diocèse des Trois-Rivières. — Du 13 novembre, saint Didace.

Diocèse de Sherbrooke. — Du 15 novembre, saint Malo (Auckland).

Diocèse de Nicolet. — Du 13 novembre, saint Edouard (Gentilly); du 15, sainte Gertrude; du 19, sainte Elisabeth (Warwick).

Diocèse de Pembroke. — Du 14 novembre, saint Laurent (Barry's Bay); du 19, sainte Elisabeth de Hongrie (Vinton).

Diocèse de Joliette. — Du 19 novembre, sainte Elisabeth.

Diocèse de Mont-Laurier. — Du 17 novembre, saint Hugues (Hébert).
J. S.

SOCIETE D'UNE MESSE

Archevêché de Montréal, 31 octobre 1916.

Mgr J.-B.-N. Aubry, vicaire général de Valleyfield, décédé le 30 du courant, était membre de la SOCIETE D'UNE MESSE.

M. le chanoine P. Sylvestre, ancien curé de Saint-Gabriel de Brandon, décédé le 25 du courant, était membre de la SOCIETE D'UNE MESSE.
ADÉLARD HARBOUR, ptre, *chancelier*.

**ALLOCUTION DE Mgr L'ARCHEVEQUE
POUR CEUX QUI TOMBENT AU CHAMP D'HONNEUR**
Prononcée dans l'église Notre-Dame, à Montréal. (1)

Mes frères,

Quelles paroles seraient assez éloquentes pour traduire les émotions qui remplissent nos coeurs ?

Nous venons d'offrir le saint sacrifice de la messe pour nos glorieux morts tombés au champ d'honneur, dans la plus grande guerre qu'ait encore vue le monde. Et au moment où nous prions pour eux, il y a peut-être de leurs héroïques compagnons qui tombent sous les balles ennemies.

Je vois ici des pères et des mères en deuil. Qu'ils pleurent, c'est légitime, les larmes sont le tribut du coeur à une douleur aussi grande que la leur. Mais qu'ils me permettent de leur répéter la parole de consolation et d'espérance qui se chantait tout-à-l'heure au sanctuaire. " Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, même s'il meurt, il vivra. " C'est la parole du Christ qui ne trompe pas. Et vos fils, et nos amis défunts étaient des croyants.

Le catafalque est là, sous nos yeux, dans son imposante sim-

(1) *Note de la rédaction.*—Le jeudi, 23 octobre 1916, dans la vénérable église de Notre-Dame, si chère au coeur de tous les Montréalais, nous avons été témoin d'un spectacle aussi impressionnant que grandiose. Il faut remonter loin dans notre histoire locale — au jour du départ de nos zouaves canadiens allant, en 1868, défendre le pape Pie IX peut-être — pour trouver une scène qui puisse lui être comparée.

Depuis deux ans passés, grand nombre de Canadiens combattent, dans les rangs des alliés, sur le sol de la Belgique ou dans les champs de la France, mêlés aux soldats de l'armée anglaise qui fait campagne, en loyaux sujets de l'empire, à l'ombre du drapeau britannique. Plusieurs ont été tués, beaucoup ont été blessés, quelques-uns ont été faits prisonniers, tous ont souffert. Nous avons, quoiqu'on dise, largement payé l'impôt du sang !

Blessés et convalescents ou permissionnaires, un certain nombre nous sont revenus et sont au milieu de nous, surtout des combattants de ce 22^e qui restera l'honneur de notre siècle, comme jadis les régiments de Carillon et de Chateauguay le furent d'autres âges.

plicité, couver
britannique.

de ceux qui v

glise. Aujou

pieux et lugu

sont loin de n

dans quelque c

Mais la foi

semble. Nous

étreignons sur

de la justice,

gistrature, des

leur faisons d

plus beau des

Nous les reg

Ils s'étaient

ats du 22^e, e

cause, justemen

de l'humanité,

laient protéger

M. le curé Lal

leur disposition,

lui-même, au mil

ministres d'Etat,

l'élite de nos clas

nels, a été célébre

neur.

Nous renonçon

aussi impression

Notre-Dame, qui

D'ailleurs nous av

rités de cette cér

Nous avons l'hon

teurs le texte in

Montréal a pron

nous ne saurions

ce qu'il y avait à

plicité, couvert pour la première fois peut-être du drapeau britannique. D'ordinaire on y dépose la dépouille mortelle de ceux qui viennent recevoir la dernière bénédiction de l'Église. Aujourd'hui le catafalque est vide. Ce n'est qu'un pieux et lugubre symbole. Les corps de nos morts bien-aimés sont loin de nous, de l'autre côté de l'océan, dispersés, enfouis dans quelque coin de la terre belge ou de la terre française.

Mais la foi et l'affection nous les rendent présents, ce me semble. Nous les voyons, nous les reconnaissons, nous les étreignons sur notre cœur, et tous, évêques, prêtres, ministre de la justice, représentants de nos gouvernements, de la magistrature, des autorités civiques, soldats, parents et amis, nous leur faisons de notre admiration et de notre sympathie le plus beau des linceuls.

Nous les regrettons, mais nous sommes fiers d'eux !

Ils s'étaient enrôlés volontairement, généreusement, nos soldats du 22e, convaincus qu'ils se dévouaient à une grande cause, justement définie la cause de la civilisation, du droit et de l'humanité, convaincus que c'était leur patrie qu'ils allaient protéger et défendre.

M. le curé Labelle, de Notre-Dame, ayant mis sa vaste église à leur disposition, sous la présidence de Mgr l'archevêque qui officia lui-même, au milieu d'une foule immense, où l'on remarquait des ministres d'État, de haut magistrats, les autorités militaires et l'élite de nos classes dirigeantes, un service funèbre, des plus solennels, a été célébré pour tous ceux qui sont tombés au champ d'honneur.

Nous renonçons à raconter tous les détails de cette cérémonie aussi impressionnante, avons-nous dit, que grandiose. Jamais Notre-Dame, qui en a tant vu, n'a vu plus beau spectacle ! D'ailleurs nous avons mieux à faire que d'insister sur les particularités de cette cérémonie funèbre si expressive et si significative. Nous avons l'honneur et l'avantage de pouvoir donner à nos lecteurs le texte intégral de l'allocution que Mgr l'archevêque de Montréal a prononcée dans la circonstance. Elle dit mieux que nous ne saurions le faire, et avec une incontestable autorité, tout ce qu'il y avait à dire.

Il y a juste deux ans, à pareille date, ils formaient et complétaient leur bataillon. Ils étaient jeunes, ils étaient forts. On ne pouvait les voir sans les admirer. Et quand, plus tard, l'Angleterre et la France les virent, ce fut pour les acclamer. " Se pouvait-il trouver, disait-on, un régiment d'hommes plus beaux et plus valeureux ? "

Ils ignoraient au début le métier des armes; quelques mois d'exercice ont suffi à en faire des maîtres.

Deux drapeaux, oeuvres de mains amies et patriotiques, leur avaient été offerts. Ils eussent voulu les emporter avec eux comme un souvenir de la terre natale. Ne le pouvant pas, ils les avaient offerts à Notre-Dame. Et les deux drapeaux furent mis ici, bien en vue, à une place d'honneur, entre le sanctuaire et la nef, comme pour parler sans cesse des absents, et au peuple et au Dieu du tabernacle.

Ils sont restés là deux années entières et je les vois maintenant à mes côtés, aux mains de deux soldats qui les tiennent avec un religieux respect et semblent les presser avec émotion sur leur coeur comme une relique sacrée.

C'est bien, en effet, une relique que ces deux étendards du 22e; car le 22e n'existe plus !

Il a été décimé. Il est disparu dans des combats horribles. Les survivants ne sont plus qu'une petite poignée. Tous les autres sont morts en véritables héros.

Ils étaient partis sans faiblir devant le sacrifice qui s'imposait à leur coeur, ni devant des séparations cruelles. Ils furent braves jusqu'à la fin.

Les postes périlleux ne leur firent jamais peur. Ils les regardaient comme les postes les plus honorables. Ils ont pris part aux plus meurtriers assauts. Combien de lettres d'évêques et de prêtres français ont vanté leur magnanime courage!

" Les Canadiens savent mourir ", a écrit l'un d'eux, mort lui-même peu de temps après. Et il disait vrai. Tous ont

fait grand l...
taient. Ils s...
a été immor...

Or le sec...
ardent patrie...
être, dans le...

La foi de...
Ils l'ont prat...

vus souvent,
bois, dans le...

par les boml...
ques de leur...
Vierge Marie

leur aumônie...
de citer le no...
maintes fois

jusque dans l...
de leurs comp...
les mères chr...

consolation! -
l'absolution q...
Honneur à

Honneur à...
Qu'on les l...
soient félicitée

C'est trop pe...
Tout ne fin...
Oublierons-r...

s'en est allée...
elle qui croit à...
tiés éternelles.

Cette âme a...
lons aider à ce...

fait grand le nom de leur patrie et grand le nom qu'ils portaient. Ils se sont immortalisés dans l'histoire, et le Canada a été immortalisé avec eux.

Or le secret de leur bravoure où était-il ? Dans leur ardent patriotisme sans doute, mais aussi, et plus encore peut-être, dans leur foi.

La foi de leur enfance ils ont su la garder vivace, ardente. Ils l'ont pratiquée sans peur et sans respect humain. On les a vus souvent, pieux et recueillis, assister à la messe dans les bois, dans les décombres, dans des églises à moitié détruites par les bombes. Ils aimaient à chanter ensemble les cantiques de leur village natal. Dans les tranchées ils priaient. La Vierge Marie était souvent invoquée par eux. Le Père Doyon, leur aumônier, cet admirable dominicain, dont je suis heureux de citer le nom en cette circonstance solennelle, leur a rendu maintes fois les plus beaux témoignages. Ils se confessaient jusque dans la mêlée. Ils communiaient, comme quelques-uns de leurs compagnons l'ont fait ici ce matin. Plus d'un — que les mères chrétiennes qui m'entendent le sachent pour leur consolation ! — plus d'un s'en est allé mourir après avoir reçu l'absolution qui purifie et avec l'Eucharistie dans son cœur.

Honneur à ces héros !

Honneur à ces chrétiens !

Qu'on les loue, qu'ils aient été décorés, que leurs familles soient félicitées, c'est justice. Mais tout cela, ce n'est pas assez. C'est trop peu.

Tout ne finit pas avec la mort.

Oublierons-nous leur âme. Oh ! non. Cette âme immortelle s'en est allée vers Dieu. Notre foi chrétienne veut la suivre, elle qui croit à la communion des saints, c'est-à-dire aux amitiés éternelles.

Cette âme a peut-être encore des fautes à expier ? Nous voulons aider à cette expiation. Elle peut avoir besoin de nous ?

Nous voulons la secourir. Et voilà pourquoi nous prions. Et voilà surtout la raison et le sens de la touchante cérémonie de ce jour.

Judas Macchabée envoya à Jérusalem douze mille drachmes d'argent afin qu'un sacrifice fût offert pour expier les péchés des soldats tombés dans une bataille. Mais qu'était le sacrifice de l'ancienne loi ? Nous avons, nous, l'auguste sacrifice de nos autels. Ce sacrifice d'une valeur infinie est monté vers le Seigneur. Les âmes de nos soldats en bénéficieront et en seront consolées.

Mais, mes frères, la guerre n'est pas finie. Elle continue, horrible, multipliant les ruines et les deuils. Cependant nous avons l'espérance au coeur, parce que nous croyons au Dieu de toute justice.

Non, ils ne triompheront pas, ces hommes qui, pendant quarante ans, ont préparé savamment le conflit qui a ensanglanté l'Europe et bouleversé le monde. Ils ne triompheront pas ceux qui ont décidé et déclaré cette guerre, sans un grief à faire valoir, sans un droit à défendre, sans une menace à écarter. Ils ne triompheront pas ceux qui ont déchiré comme un vil chiffon de papier un pacte qu'on avait raison de regarder comme sacré et auquel eux-mêmes avaient solennellement apposé leur signature. Ils ne triompheront pas ceux qui ont envahi, violé cette vaillante petite Belgique, dont l'unique faute était de rester fidèle à l'honneur. Ils ne triompheront pas ceux qui n'ont pas craint de recourir à des moyens de destruction auxquels l'humanité même païenne n'avait jamais pensé et qui ont fait de la guerre actuelle une boucherie épouvantable comme l'histoire n'en a jamais connu. Ils ne triompheront pas ceux qui ont incendié les cathédrales et bombardé les villes ouvertes, sachant qu'ils lançaient la mort parmi des femmes et des enfants sans défense. Je ne peux pas tout dire. Mais, non, ils ne triompheront pas.

Ah ! sans doute, la lutte sera dure et elle sera longue peut-

être. Le mo
Seigneur, le
la purificat
auront assez
auront été
parole, nous
le *Te Deum*.

Et dans la
le Canada,
province de
Canadiens f

Recueillon
suprême, rec
bon, donnez
lumière étern



VOUS

Vet
tre :

mains l'ont a
mains l'ont t
prêtre et la n
rieuses et fécc
jours : ces de
elles s'entr'ai
les rapproche
chose d'illust
siècle, ces lig
que jamais, e
si magnifique
sa vaillante é
rangs de l'arn

être. Le monde avait besoin d'être purifié et d'expié. Mais, Seigneur, lorsque l'expiation aura été assez longue, lorsque la purification aura été jugée suffisante, lorsque les mères auront assez souffert, lorsque assez de larmes et assez de sang auront été répandus, n'est-ce pas que vous parlerez et, cette parole, nous en avons la confiance, nous permettra d'entonner le *Te Deum* d'actions de grâce.

Et dans la grande oeuvre accomplie nous pourrions dire que le Canada, tout le Canada, chacune de ses provinces, notre province de Québec en particulier, et dans cette province les Canadiens français, auront fait leur noble part.

Recueillons-nous maintenant, c'est le moment de la prière suprême, redisons-la du fond du coeur: *Seigneur puissant et bon, donnez à ceux qui ont vaillamment combattu le repos et la lumière éternelle.*

LE PRÊTRE ET LE SOLDAT

VOUS connaissez, sans doute, la page célèbre de Louis Veillot sur le rôle historique du soldat et du prêtre: " Deux mains, dit-il, ont fondé la France, deux mains l'ont agrandie et maintenue dans ses splendeurs, deux mains l'ont toujours relevée dans ses défaillances: la main du prêtre et la main du soldat. Parcourez toutes les époques glorieuses et fécondes de notre histoire, depuis Clovis jusqu'à nos jours: ces deux mains travaillent d'accord à la même oeuvre, elles s'entr'aident plus ou moins, mais elles s'entr'aident. Dieu les rapproche quand il veut que la France fasse quelque chose d'illustre et de bon... " Ecrites il y a plus d'un demi-siècle, ces lignes ne vous paraissent-elles pas plus opportunes que jamais, en ces heures où le prêtre et le soldat travaillent si magnifiquement à la même oeuvre nationale? Celui-ci, par sa vaillante épée et son invincible ardeur, celui-là, dans les rangs de l'armée ou dans le ministère pastoral, ils accomplis-

sent, l'un et l'autre, leur noble tâche, et de l'union de ces vigoureuses énergies, il ne peut résulter, pour la France, rien que d'illustre et de bon. Elle sera l'éternelle gloire de notre pays, et je puis ajouter l'éternelle admiration du monde, cette oeuvre accomplie pendant ces années de guerre par le soldat et par le prêtre français !

Le passé militaire de notre pays est, certes, plein d'honneur et l'histoire du soldat français est magnifique dans le passé. Chaque siècle ajoutait son apport nouveau d'héroïsme et de grandeur à cet héritage de gloire. Grand capitaine ou petit soldat, vaillant paladin, chevalier ou manant, le soldat français a été toujours le héros guerrier à l'âme intrépide. Mourir sur un champ de bataille a été, à toutes les époques de notre histoire, la plus grande illustration d'un nom. " Ouvrez les portes à deux battants, disait à ses serviteurs une Française du dix-septième siècle, apercevant le funèbre cortège qui lui rapportait le corps de son fils tué sur un corsaire, ouvrez les portes à deux battants, jamais tant d'honneur n'est entré dans notre maison. " Le soldat français d'aujourd'hui a augmenté encore ce patrimoine de gloire. Les vainqueurs de la Marne, de Verdun et de la Somme sont dignes de leurs devanciers. En vérité, la France n'aura jamais assez de couronnes et de lauriers pour récompenser la vaillance de ses fils.

Et le prêtre français ? Ne voyez-vous pas comment la guerre actuelle l'exalte, lui aussi, lui surtout, dans la vérité de son caractère et dans la noblesse de son attitude ? " Bien des préjugés de la classe populaire, à l'égard des prêtres, se sont dissipés au contact du régiment. La fraternité de la chambrée, de la corvée, de la maladie ou des manoeuvres, a comblé le fossé qui séparait le prêtre du paysan... Quels cadres l'Eglise catholique de France ne fournit-elle pas aux armées de la république et quels hommes ! Rien ne les arrête, ancrés qu'ils sont sur un double culte : celui de leur patrie, celui de leur Dieu... " Et celui qui parle ainsi est un protestant français, professeur

de l'universi
son article :
toutes ces to
on sentira qu

Je sais bien
riez m'object
humiliations
cées de leurs
les refoulent
rôle, toutes le
notone : pau
petits combat
des champs d
reuses, convo
mandés, toujo
est grand, noi
de sa foi, de s
qui ont Dieu

Et à côté d
diers, infirmie
le rôle, plus m
l'arrière, voué
souvent écrasa
samment sout
efficace de la
séché bien des
rable charité s
secourir.

Je vois enco
gnes, la simple
enfant de ving
que recouvrait
mère abîmée da
prononcer les d

de l'université de Paris, dans le *Journal de Genève* ! Il conclut son article : " Quand la paix permettra de planter des lis sur toutes ces tombes fraîches — des lis entremêlés de lauriers — on sentira qu'il y a, en France, quelque chose de changé. "

Je sais bien, vous dirai-je avec Mgr Teissier, que vous pourriez m'objecter contre cette apothéose toutes les apparentes humiliations de leurs besognes obscures, toutes les tâches effacées de leurs situations inaperçues, toutes les promiscuités qui les refoulent au rang infime, tous les oublis volontaires de leur rôle, toutes les longues contraintes qui les lient au devoir monotone : pauvres numéros perdus dans la collectivité anonyme, petits combattants ignorés, humbles et vaillants samaritains des champs de bataille, gardiens patients des agonies douloureuses, convoyeurs lassés des trains sanitaires, toujours commandés, toujours poussés, toujours les plus soumis!... " On est grand, non pas tant à la mesure de ses oeuvres qu'à celle de sa foi, de son espérance et de son amour. Toutes les vertus qui ont Dieu pour objet nous élèvent jusqu'à lui.

Et à côté des prêtres mobilisés, officiers, soldats, brancardiers, infirmiers, ne pensez-vous pas que la guerre exalte aussi le rôle, plus modeste, mais bien méritoire, des pauvres curés de l'arrière, voués à leur humble ministère pastoral, ministère souvent écrasant ? Eux aussi ont bien mérité ! Ils ont puissamment soutenu les âmes, organisé la prière qui est une forme efficace de la défense et un instrument de victoire. Ils ont séché bien des larmes, consolé bien des douleurs, et leur admirable charité s'est penchée sur toutes les misères pour les secourir.

Je vois encore, dans une bien humble église de nos montagnes, la simple cérémonie funèbre pour un jeune soldat — un enfant de vingt ans — tué à l'ennemi. Autour du catafalque que recouvrait le drapeau tricolore, sanglotaient les parents, la mère abîmée dans sa douleur, le père, les soeurs. Et avant de prononcer les dernières prières et de donner le dernier signe

de croix, le vieux prêtre parla... Ses paroles qui ne recherchaient aucun effet d'éloquence tombaient, lentes et graves. Elles parlaient de devoir, de patrie, d'espérance chrétienne, de foi et de ciel, de la récompense que Dieu réserve à ceux qui accomplissent leur devoir, de la consolation qu'il prodigue à ceux qui acceptent les sacrifices douloureux... Et peu à peu, les sanglots s'apaisaient, les larmes cessaient de couler. La voix du prêtre portait dans ces cœurs meurtris comme un baume de résignation chrétienne et patriotique... Et des milliers de fois cette scène s'est reproduite et des milliers de fois le prêtre a été le vrai consolateur...

Oui, Veuillot avait raison : de la collaboration du prêtre et du soldat, il ne peut sortir que *quelque chose d'illustre et de bon*. La France nouvelle qui surgira demain, après la victoire, préparée par ces héros, le prêtre et le soldat français, sera une France plus unie, plus glorieuse, plus triomphante, comme aux plus beaux jours de son histoire.

M. GRANIER.

(*La Semaine religieuse* de Montpellier.)

UNE FAILLITE

La été question, l'autre jour, à l'Académie des sciences, de Darwin et de son fameux ouvrage sur l'*Origine des espèces*. M. Edmond Perrier a prétendu qu'on avait fait dire à Darwin ce qu'il n'avait jamais pensé, ce qui est fort possible, après tout, et pareille aventure est arrivée à bien des auteurs, grands et petits, qui n'étaient plus là pour se défendre. Il n'en reste pas moins que l'illustre disciple de Lamarek et de Geoffroy Saint-Hilaire s'est fait le propagandiste d'une doctrine qui, après avoir eu un incontestable succès, s'achemina tout doucement vers la décadence et la ruine...

Un très grand savant français, injustement oublié aujourd'hui, et qui fut le précurseur de Claude Bernard dans les dé-

couvertes qu
Jean-Marie
raliste angl
rôle primor
qu'il constai
cet être que
médiaire ent
ce que cette
son gré, sinc
« Dès qu'on
une vaine na
sonnifie à so

Il suffit d
tion d'une c
nature aveug
nous entoure
pivot de cert
teur de l'attr
dans leurs lin
planètes circ
espaces sans
réglés, la fore
que l'on ne co
aucun retard
doté ces pieuv
ne protecteur
certant de len
vant de proje
parler comme
beaux articles

Citons encor
dit-il, qui a a
une progénitur
n'ont pas conn

couvertes qui ont créé en quelque sorte la physiologie, Pierre-Jean-Marie Flourens, attaquant un jour le système du naturaliste anglais, lui reprochait d'avoir fait jouer à la nature le rôle primordial dans les lois qui ont présidé aux phénomènes qu'il constatait. " Quelle est donc cette nature, quel est donc cet être que vous personnifiez et dont vous faites un intermédiaire entre le créateur et la créature ? demandait-il ; qu'est-ce que cette entité qui choisit et gouverne le monde animal à son gré, sinon une illusion, une erreur ! " Et il ajoutait : " Dès qu'on remonte à Dieu, tout s'explique. Ce n'est pas une vaine nature, une nature personnifiée et que chacun personnifie à son gré, mais un art, un grand art !... "

Il suffit d'ouvrir les yeux pour se convaincre de l'intervention d'une cause intelligente dans la création. Est-ce une nature aveugle qui aurait pu créer toutes les merveilles qui nous entourent ? Est-ce le hasard, car le hasard aussi a été le pivot de certaines sectes soi-disant philosophiques, qui est l'auteur de l'attraction, de cette attraction qui retient les univers dans leurs limites ? Des millions et des millions de soleils et de planètes circulent dans d'inextricables orbites, au sein des espaces sans fin, et leurs mouvements sont si parfaitement réglés, la force qui les a lancés dans l'infini à l'origine est telle, que l'on ne constate aucune perturbation dans leur marche, ni aucun retard dans leur révolution !... Est-ce le hasard qui a doté ces pieuvres des profonds abîmes de la mer " d'un organe protecteur de lumière, accompagné de tout un jeu déconcertant de lentilles concentrant cette lumière, de miroirs servant de projecteurs, d'écrans réglant sa direction " ? pour parler comme M. Edmond Perrier lui-même, dans un de ses beaux articles scientifiques du *Temps*.

Citons encore M. Edmond Perrier : " Est-ce le hasard, dit-il, qui a appris à certains insectes à se dévorer pour une progéniture qu'ils ne connaîtront pas, de même qu'ils n'ont pas connu leurs parents ? Qui donc leur a appris

qui ne recherches et graves. chrétienne, de ve à ceux qui 'il prodigue à Et peu à peu, le couler. La ris comme un . Et des milliers de fois

du prêtre et illustre et de ès la victoire, gais, sera une e, comme aux L. GRANIER.

nie des sciences sur l'Ori- r a prétendu jamais pensé, aventure est v'étaient plus que l'illustre e s'est fait le un incontestée décadence et

oublié aujourd'hui dans les dé-

à chacun son métier, à l'exclusion de tout autre, et leur a distribué les rôles ? ”

Qui ? Ah ! éminent maître, il eût été digne de vous d'écrire ce nom sacré que prononçaient tout bas vos lèvres ! . . . Lorsque Képler eut découvert les lois qui ont bouleversé l'astronomie, il s'écria : “ Grand est le Seigneur, grande est sa puissance ! Cieux, chantez ses louanges ! Astres et soleil, glorifiez-le dans votre langue ineffable ! ” Et Newton à son tour disait : “ Je suis comme un enfant qui s'amuse sur le rivage et qui se réjouit de trouver une coquille plus jolie que d'ordinaire, tandis que le grand océan de la vérité reste voilé devant mes yeux. ”

La question est jugée, le problème est résolu, ou plutôt, il n'y a pas de problème, il n'y a jamais eu de problème, et ce sont les hommes qui, dans leur commensurable orgueil, ont inventé qu'il en existait un . . . Les preuves de l'existence de Dieu surabondent dans ses oeuvres. Partout sa suprême intelligence éclate, qu'il s'agisse de l'infiniment grand ou de l'infiniment petit, des immenses soleils qui gravitent à des milliards de milliards de lieues de notre système ou de l'imperceptible ciron ! . . . Et malgré la science souvent profonde de Darwin, que M. Edmond Perrier nous pardonne de le dire ici, le darwinisme a fait faillite ! . . .

Le *Gaulois*, 2 octobre 1916.

GEORGES WULFF.

UN DEMENTI CATEGORIQUE

L'UN des hommages indirects les plus souvent répétés que l'on rende au Saint-Siège, c'est de le mettre en cause à tout propos, de publier ce que font le pape et les cardinaux, avec force commentaires tendancieux, et même d'inventer, à leur sujet, de toutes pièces, des entrevues et des déclarations. Bien souvent, à bon droit, nous avons rappelé à nos confrères de la presse catholique surtout qu'ils devaient se tenir en garde

contre la ten
Vatican à to
monte à la n
A cette dat
“ Il y a quel
journaux—p
ment un poir
tendues révé
pendant rom
Son Eminenc
de Sa Saintet
cernant diver
champ pour r
apparaissaien
cules. Mais v
table, et l'En
absent de Rom
ques jours po
tunes, et c'est
lement nous se
que nous somn
catégorique et
du cardinal so
tantes. Le sic
voyait déjà un
car il garantis
pour ce qui no
clarations, excl
sime cardinal s
ler avec ce mon
nu au Vatican.
de nouveau nos
fantaisistes, et,

contre la tendance générale de la *Presse Associée* de mêler le Vatican à tout. En voici encore un exemple typique qui remonte à la mi-septembre à peu près.

A cette date, l'*Osservatore romano* publiait la note suivante : " Il y a quelques jours, le *Popolo d'Italia* publiait, et d'autres journaux—parmi lesquels la *Tribuna*, qui y accolait prudemment un point d'interrogation—reproduisaient, certaines prétendues révélations sensationnelles du sieur Reizac, correspondant romain de *La Belgique*, où se trouvaient attribuées à Son Eminence le cardinal Pierre Gasparri, secrétaire d'Etat de Sa Sainteté, des déclarations graves et catastrophiques concernant diverses nations. Nous aurions pu démentir sur-le-champ pour notre compte ces bizarres informations, tant elles apparaissaient au premier coup d'oeil tendancieuses et ridicules. Mais voulant le faire de façon plus autorisée et irréfutable, et l'Eminentissime cardinal se trouvant présentement absent de Rome, nous avons estimé convenable d'attendre quelques jours pour réunir à ce propos toutes les données opportunes, et c'est après les avoir réunies que, maintenant, non seulement nous sommes en mesure de formuler ce démenti, mais que nous sommes de plus autorisé à affirmer de la façon la plus catégorique et la plus absolue que les prétendues déclarations du cardinal sont de tous points imaginaires, fausses et inexistantes. Le sieur Reizac, en donnant ces informations, prévoyait déjà un démenti, mais il disait qu'il ne le craignait pas, car il garantissait leur absolue authenticité. Nous pouvons pour ce qui nous concerne, en démentant ces prétendues déclarations, exclure jusqu'à leur possibilité, car l'Eminentissime cardinal secrétaire d'Etat n'a jamais eu occasion de parler avec ce monsieur, lequel d'ailleurs est complètement inconnu au Vatican. Il ne nous reste, par conséquent, qu'à mettre de nouveau nos lecteurs en garde contre des informations aussi fantaisistes, et, une fois de plus, nous regardons comme un de-

ES WULFF.

voir de les dénoncer publiquement comme des manoeuvres tendancieuses et méprisables. ”

C'était déjà très clair et très catégorique. Mais le 20 septembre, le grand journal catholique de Rome devait revenir à la charge. Le sieur Reizac, ou plutôt Mme Reizac—car ce correspondant de *La Belgique* en fait est paraît-il une dame — avait en effet répliqué à l'*Osservatore*. Elle-même, elle l'admettait, n'avait pas entendu le cardinal Gasparri tenir les propos qu'elle lui prêtait, mais elle les savait authentiques et les garantissait tels sur son honneur. A sa face même, reprend l'*Osservatore*, le langage que Mme Reizac met dans la bouche du cardinal est invraisemblable. C'est du pur enfantillage. D'après son récit, Mgr Gasparri aurait dit: “ Le tourbillon de ce conflit inhumain entraînera loin la France même victorieuse, si elle ne voit pas à se prémunir contre les dangers de cette victoire des Alliés. Est-il possible qu'on ne comprenne pas en France la menace russe?... Dans quelques années les Slaves nous engloutiront... Avez-vous jamais pensé à l'appétit d'une Italie victorieuse?... ” Eh! bien, tout cela ne tient pas debout, affirme l'*Osservatore*, et il poursuit ainsi: “ Mme Reizac regarde d'ailleurs comme insuffisant le démenti publié par nous; elle estime même que ce démenti dit peu ou rien et réclame un démenti en règle. Or, puisque dans notre démenti, il était dit que les déclarations attribuées à l'Eminentissime cardinal secrétaire d'Etat étaient fausses, tendancieuses et ridicules, que pouvait-on dire de plus? Au surplus, si Mme Reizac connaît d'autres épithètes plus expressives ou plus claires, qu'elle les ajoute, elles seront vraies pareillement. Mme Reizac dit qu'elle est en mesure de préciser le jour, l'heure et les moindres particularités des fameuses déclarations, et ce sera intéressant. Mais que cette dame n'oublie pas d'ajouter et de démontrer le seul point vraiment intéressant, à savoir que le cardinal fit, en réalité, de pareilles déclarations. Mme

Reizac nous
lui dire qu'e
une autre foi
vraisemblable

LE LAN

DANS l
nous
ment

L'ennemi e
les ponts derr
ger cette retra
approximative
les troupes cha
corps des pont

L'officier qu
pidement au p
ment. Les en
chercher avant
sente des couv
pour masquer
vitesse du cou
profondeur et
voir des voies d
miers repères.
immédiatement

Les haquets
longue file le lo
matériel est déch
de la rive les ur
driers sont régu
porté en quelque

Reizac nous permettra, avec tout le respect dû à son sexe, de lui dire qu'elle a par trop dépassé la mesure. Qu'elle veille, une autre fois, à maintenir ses révélations dans les limites du vraisemblable, si elle veut les faire prendre au sérieux. ”

LE LANCEMENT D'UN PONT DE BATEAUX

DANS le *Correspondant* (de Paris), M. Francis Marre nous donnait naguère un pittoresque récit du lancement d'un pont militaire :

L'ennemi en retraite a traversé le fleuve en faisant sauter les ponts derrière lui. Il s'agit de le rejoindre, afin de changer cette retraite en un désastre. — L'état-major a déterminé approximativement le point où il conviendrait de faire passer les troupes chargées de la poursuite. Sur un ordre donné, le corps des pontonniers est parti en toute hâte.

L'officier qui commande devance sa troupe et se porte rapidement au point de passage, pour le reconnaître minutieusement. Les ennemis étant encore dans le voisinage, il va rechercher avant toute chose un point où la rive de départ présente des couverts et des cheminements suffisamment défilés pour masquer les préparatifs. Il mesure la profondeur et la vitesse du courant, cherche les parties rectilignes où cette profondeur et cette vitesse sont uniformes, se préoccupe d'avoir des voies d'accès facile sur les deux rives et pose les premiers repères. Entre temps, le bataillon est arrivé et prend immédiatement ses dispositions.

Les haquets qui portent tout le matériel s'arrêtent en une longue file le long de la rive et le plus près possible d'elle. Le matériel est déchargé, les bateaux mis à l'eau et amenés le long de la rive les uns derrière les autres, les poutrelles et les madriers sont régulièrement empilés, tout le matériel est transporté en quelque sorte à pied d'oeuvre. — Au commandement :

“ Par bateaux successifs, construisez le pont! ” la première barque est amenée en regard de la tête du pont et amarrée solidement par des cordages aux piquets de la rive. Elle constituera la première pile. Les autres barques suivent le mouvement. On les couvre de poutrelles, puis de madriers, et le pont s'achève. Une quinzaine de bateaux suffisent donc pour franchir un fleuve aussi large que la Seine dans Paris.

L'exécution de ces ouvrages est particulièrement prompte : c'est l'affaire de trois ou quatre heures, quand on opère sur les fleuves les plus rapides et les plus larges, par n'importe quel temps. Quant à la solidité du pont édifié, elle est suffisante pour supporter plus de 600 kilog. par mètre courant et permettre par conséquent le passage des plus lourds convois du train ou de l'artillerie. Ces ponts ont même l'avantage que, dans le cas où ils devraient rester installés pendant assez longtemps, on peut s'arranger pour ne pas interrompre la navigation fluviale : il suffit de détacher et de rabattre momentanément un tronçon de la série des bateaux, d'ouvrir, en termes techniques, une portière.

Le passage des troupes est minutieusement réglé ; il faut avant tout éviter la cohue et c'est pourquoi les ponts de bateaux sont interdits “ à l'infanterie en déroute ”. Les fantassins défilent par deux ou par quatre, à distance réglementaire, en silence, sans arrêt, en rompant le pas ; les cavaliers mettent pied à terre, les chevaux tenus en main au milieu du pont ; les pièces d'artillerie et les voitures se suivent à des intervalles qui permettent une prudente répartition des poids. Pendant ce temps, les pontonniers à l'extrémité de leurs barques forment une haie d'honneur et surtout de secours.

Sitôt que le pont est devenu inutile, on en effectue le repliement, en sens inverse de la construction, mais avec la même rapidité.